

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Denise Boucher : grandeur nature

Louise Cotnoir

Number 94, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cotnoir, L. (1999). Denise Boucher : grandeur nature. *Lettres québécoises*, (94), 10–11.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PROFIL
Louise Cotoir

Denise Boucher : grandeur nature

Touche-à-tout délinquante, Denise Boucher n'a jamais eu peur des mots et les a triturés sous toutes les formes : théâtre, cinéma, journalisme, radio et télévision, chanson, poésie, etc.



SON AUDACE EN ÉCRITURE SE MANIFESTE dès la parution de *Retailles, plaintes politiques*¹ écrit en collaboration avec Madeleine Gagnon. La forme débridée de ce premier livre, qui allie tous les genres à la fois (slogans, comptines, lettres, chansons, journal intime, essai), singularise son projet d'écriture/vie constamment soutenu et propulsé par son goût du risque et son refus de la conformité. Cette liberté d'expression convient parfaitement à l'objet même du propos : traquer les causes (privées et politiques) de l'aliénation des femmes. Si le contenu est lourd de conséquences, Boucher le traite pourtant avec humour, avec une belle humeur décapante :

Pe-pi Pi-pe Pa-pa pa-pe-pi-po-pu

*Les vis du pouvoir : l'étoile, la chasuble, la soutane, la toge, le fouet, les saints sacrements, les péchés capitaux, l'argent, la tiare*².

Même à cette époque, l'écriture de Denise Boucher, parfois pamphlétaire, ne perd jamais de vue l'enjeu (le jeu) premier que sous-tend le langage. Il s'agit donc de l'interroger, de l'ouvrir et de le transformer pour qu'il coïncide le plus exactement avec la parole neuve des femmes : « Puis, il y a l'écriture. Si organique que le texte en s'écrivant fait comme la peau : il a ses verrues, ses crises de psoriasis, son eczéma³. » Livre jouissif dans le corps à corps avec la langue. Livre engagé à valoriser la tradition orale des femmes (véhicule exemplaire de leur mémoire). Livre éclaté par la forme, les multiples niveaux de langue employés.

Boucher poursuit cette démarche en l'approfondissant dans *Cyprine, essai-collage pour être une femme*⁴. Comme l'indique Madeleine Gagnon dans sa préface, voici un livre qui parle de « féminisme jouissif et de non-exclusion [...] ». Poèmes de corps tendres et ironiques. De révolte sans aigreur⁵. Là encore, la présentation typographique (encadrés, caractères gras, etc.) sert brillamment les textes en prose, les poèmes en vers libres, les chansons folkloriques. L'auteure ne cède pas aux effets de mode : son inspiration, elle la trouve dans les circonstances ordinaires de sa vie, de la vie des femmes. Sur tous les tons, parfois avec ironie, elle accentue son travail de dénonciation, de désaliénation où la forme choisie n'est jamais arbitraire :

*Entre le poêle et le réfrigérateur
entre le réfrigérateur et le poêle*

*je t'attends mon général électrique
et je prends ma pilule
je prends ma pilule*⁶.

Elle engage ainsi un dialogue amoureux avec elle-même, avec les autres femmes et avec les hommes. Cris, berceuses, mélodies d'amour, toutes les manières d'écrire sont mises à contribution pour que s'énoncent le désir, la vie, la liberté. Cette dernière, la liberté, est l'un des mots clés de son œuvre, que celle-ci soit d'ordre politique, social ou religieux. L'auteure la revendique pour elle-même, pour les femmes, pour tous les êtres humains. Relire, rien que pour le plaisir, « Proposition 1 pour la révolution totale⁷ » où il est question de kidnapper un homme du gouvernement et d'exiger comme rançon « un char de merde ». Vous savourerez alors l'intelligence moqueuse de cette femme passionnée !

La passion, oui, inlassablement. De livre en livre, le désir s'écrit en lettres de feu et manifeste cet attachement inextinguible aux femmes, aux hommes, au monde. Court recueil en vers libres, *Paris Polaroid et autres voyages*⁸ nous permet d'accompagner la poète dans cet itinéraire au cœur d'elle-même, dans cette descente en soi où elle voudrait pouvoir fixer quelques images de son passage sur les chemins des pays aimés, où elle souhaiterait garder mémoire des êtres chéris et parfois disparus. Car le temps, cet ennemi juré, se fait pressant. Il s'ingénie à effacer ces photos Polaroid de notre trop courte existence. La poète s'exerce au détachement, mais sa nature désirante s'y refuse : « je colle à la terre / ne m'en délivrez pas⁹. »

Les mots s'obligent à la concision, comme taillés dans le vif, pour appréhender l'inéluctable disparition. Et c'est le même cri, la même pulsion de vie, la même révolte indomptable qui surgissent du poème :

*la mort greffe ses racines
enroulée de sperme et de cyprine
j'entends bien mourir en toute liberté
de vieillesse et en amour*¹⁰

Liberté, amour, vie. Trois mots pour rendre compte de la quête d'une femme, d'une auteure qui parie inlassablement sur l'utopie lumineuse du partage, les émerveillements festifs de la passion et la continuité sereine du vivant.

Chez Boucher, il y a cette ambition constante de relier : une femme à d'autres femmes, la femme à l'homme, les êtres humains à leur univers, la réalité à la fiction. *Grandeur nature*¹¹ illustre bien cette obsession des rencontres, comme si la poète voulait se défaire de la linéarité du temps qui nous confine à la mort, comme si elle cherchait à ouvrir aussi l'espace pour nous convaincre de la convergence des lieux :

Tous les temps remuaient en nous. Nous avons mangé le meilleur de la terre à la table des paysans en mettant avec eux le pied dans l'inconnu¹².

Convergence des souvenirs qui affleurent au contact de certains visages, de gestes évocateurs :

j'allais retrouver
chez Fréon-les-fleurs
ma part d'enfance
et les substances de mon père¹³
[...]
paume ouverte
vous me direz au revoir
comme le faisait ma mère¹⁴

La force de ces poèmes reposent sur cette capacité d'aller au delà des descriptions simples des paysages et des personnes rencontrées. Ils engendrent une réflexion critique, sociale et politique, sans perdre de leur qualité littéraire :

nous changerons de siècle
nous serons autrement
déjà vous nous offrez
des lilas en décembre¹⁵.

D'une année passée dans la région de la Beauce et du Perche autour de Chartres, l'auteure a su ainsi rapporter les inquiétudes et les ferveurs des paysans face aux « hormones de croissance », à l'abandon des campagnes au profit des « nuits des HLM ». Elle a réussi à les amalgamer aux siennes pour nous livrer une version englobante et très juste de notre époque. Poèmes de maturité et de maîtrise du vers libre, en toute complicité avec les dessins-peintures de Thierry Delaroyère. S'y ajoute le « Carnet de route » pour marquer le territoire, fixer les visages, les saisons comme autant de veines à suivre jusqu'au cœur de l'émotion qu'ils ont suscitée. Cet ouvrage donne envie de reprendre l'aventure des mots qui en a jailli :

le printemps marche au vert
sur moi-même en jachère
les blés s'épient debout
seuls comme leur monosyllabe¹⁶

Et déjà la poète nous entraîne ailleurs, là où le temps accomplit son travail de sappe : *À cœur de jour*¹⁷. Ce dernier recueil propose un retour au pays, auprès des amants, des amie(s), des parents, du frère. Comme si l'heure était venue de rassembler les interrogations essentielles et d'offrir des paroles d'amour et de tendresse à tous ces êtres chers avant qu'ils ne disparaissent. Revoir amoureuxment son pays à travers les yeux des étrangers et se délester des souffrances anciennes

de l'amour : « pourrais-je vous dire/venez amour/mais ne faites pas trop de dégâts¹⁸. » Garder l'œil vif et la dent longue pour fustiger encore un peu le réel, en déplorer l'absurdité ou la douleur :

des actifs passent
avec leur cellule
sans fil
et radote leurs secrets¹⁹
[...]
une fille fragile
dont l'anneau à la lèvre bleue
nous terrorise²⁰

La parole reste engagée, revendicatrice, éveilleuse de consciences, comme à l'époque de *Retailles*, établit un va-et-vient entre le privé et le politique pour en afficher le caractère inséparable :

pour continuer
à écrire
avec
Auschwitz Sarajevo
les femmes battues
nous savons
que n'importe quand
le mépris
peut nous marteler
un os dans la gorge²¹

Si l'ensemble du recueil présente une tonalité plutôt intimiste et tendre, Boucher n'en reste pas moins fidèle à elle-même dans cette vision déchirée et déchirante du monde qu'elle a inscrite dans ses premiers livres. Toujours consciente de la fragilité humaine, de ses faiblesses et de ses grandeurs, elle signe une œuvre poétique intelligente et forte dont les mots clés sont « liberté », « amour » et « vie ».

1. *Retailles, plaintes politiques*, en collaboration avec Madeleine Gagnon, Montréal, Éditions l'Étincelle, 1977, 170 p.
2. *Ibid.*, p. 106.
3. *Ibid.*, p. 127.
4. *Cyprine, essai-collage pour être une femme*, Montréal, Éditions de l'Aurore, 1978, 110 p.
5. *Ibid.*, p. 9-10.
6. *Ibid.*, p. 37.
7. *Ibid.*, p. 97.
8. *Paris Polaroid et autres voyages*, Montréal, l'Hexagone, 1990, 60 p.
9. *Ibid.*, p. 22.
10. *Ibid.*, p. 47.
11. *Grandeur nature*, avec les dessins de Thierry Delaroyère, Chartres / Trois-Rivières, Musée de Chartres / Écrits des Forges, 1993, 146 p.
12. *Ibid.*, p. 15.
13. *Ibid.*, p. 39.
14. *Ibid.*, p. 51.
15. *Ibid.*, p. 113.
16. *Ibid.*, p. 23.
17. *À cœur de jour*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 86 p.
18. *Ibid.*, p. 38.
19. *Ibid.*, p. 18.
20. *Ibid.*, p. 21.
21. *Ibid.*, p. 82.

